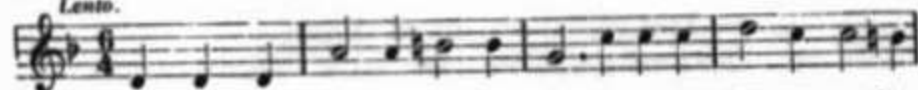


III.

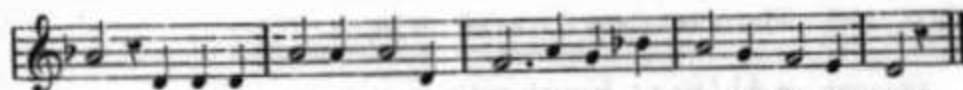
La mort de Jean-Reynaud.

CHANSON DRAMATIQUE.

Lento.



Quand Jean-Reynaud de guerre vint Il en re- vint triste et cha-



grin. Sa mère à la fenêtre en haut: « Voici ve- nir mon fils Reynaud. »

1.

Quand Jean-Reynaud de guerre vint
Il en revint triste et chagrin.
Sa mère à la fenêtre en haut :
« Voici venir mon fi(ls) Reynaud »

2.

« Réjouis-toi Reynaud mon fi(ls)
Ta femme est accouchée d'un fi(ls)
— Ni de ma femme ni de mon fi(ls)
Mon cœur ne peut se réjouir. »

3.

« Tenez ma mèr', tenez ma mie
Comme un galant m'a-t-arrangé :
En repassant près d'un fossé
A moitié mort il m'a laissé. »

4.

« Je sens la mort qui m'a transi,
Portez-moi vit' dedans mon lit,
Et portez-moi si bas, si bas
Que ma femm' ne l'entende pas. »

5.

Et quand ce fut sur le minuit
Le roi Reynaud rendit l'esprit.
Toutes les gens ont soupiré
Les paysans en ont pleuré.

6.

« Ah ! dites moi, mère et ma mie
Qu'est-c' que j'entends pleurer ici ?
— Ma fill' c'est pour un des chevaux
Qui s'est noyé en passant l'eau. »

7.

« Ah ! dites-moi, mère et ma mie
Qu'est-c' que j'entends clouer ici ?
— Ma fill', ce sont tous les maçons
Qui raccomodent la maison. »

8.

« Ah ! dites-moi, mère et ma mie,
Qu'est-c' que j'entends sonner ici ?
— Ma fill' c'est l'enfant du voisin
Que l'on doit enterrer demain. »

9.

« Ah ! dites-moi, mère et ma mie
Pourquoi les prêt' chant'nt-ils ici ?
— Ma fill', c'est la procession
Qui fait le tour de la maison. »

10.

« Ah ! dites-moi, Mère et ma mie,
Je veux sortir de ce lit-ci !
— Allons, demain, si vous voulez
Nous en irons nous promener. »

11.

« Mais le dimanche est arrivé
A la messe il faudra-t-aller.
— Allons, ma fill', si vous voulez,
Voilà les cloch's qui vont sonner. »

12.

« Ah ! dites-moi, Mère et ma mie,
Quell' robe faut-il mettre aujourd'hui:
— Mettez le blanc, mettez le gris...
Mettez le noir pour mieux choisir. »

13.

« Ah ! dites-moi, Mère et ma mie,
Qu'est-c' que ce noir-là signifie.
— Ma fill', c'est bien l'habillement
D'une femme qui se relèv' d'enfant. »

14.

Quand elle passa dedans les champs,
Un berger dit en la voyant :
« Voilà la femm' de ce grand roi
Qu'on enterra chier au soir. »

Chanté par Marie-Catherine Mathieu, de Lize-Seraing, 96 ans, illettrée, qui tient la chanson de sa mère.

O. COLSON.

15.

« Ah ! dites-moi, Mère et ma mie,
Qu'est-c' que ce vieux berger me dit ?
— Allons, ma fille, et promptement
Laissez les mots des paysans. »

16.

Quand ell' fut dans l'église entrée
L'eau bénite on li a donné,
Et puis levant les yeux en haut
Ell' regarda le grand tombeau.

17.

« Ah ! dites-moi, Mère et ma mie
Qu'est-c' que c'tombeau-là signifie ?
— Ma fill', je n'puis plus vous l'cacher,
C'est Jean-Reynaud qu'est trépassé. »

18.

« — Ah ! dites vite au fossoyeu(r)
Qu'il fasse un' tomb' pour nous deux,
Et que le trou soit assez grand
Pour qu'on y mette aussi l'enfant. »

NOTES ET ENQUÊTES.

1. Une punition du ciel. — L'année 1845 fut une année funeste aux pauvres gens de notre pays : une « maladie » se déclara dans les pommes de terre et la récolte fut presque complètement manquée. La même année, on vit apparaître la polka dans nos bals et cette danse, comme on dit, ne tarda pas à faire fureur. Néanmoins, les vieilles gens, qui ont conservé jusqu'aujourd'hui le souvenir des danses plates et lentes du temps passé, répugnaient à voir abandonner celles-ci pour adopter une mode nouvelle, qu'ils qualifiaient sévèrement, parce qu'on se tenait de trop près embrassés.

On fut conduit à rapprocher les deux événements de l'année et la légende suivante prit cours chez les illettrés, où chacun peut la retrouver :

« La polka n'est autre que la danse exécutée par les Juifs, lorsqu'ils virent le Christ condamné au supplice de la croix. L'apparition de la terrible maladie

des pommes de terre est une punition du ciel, en signe de réprobation contre le trop grand empressement de la bourgeoisie à adopter la danse impie. »

Il est curieux de constater que la même cause est attribuée à cette calamité dans le pays flamand. Cf. la revue folklorique de Brecht (Anvers) *Ons Volksleven*, II, n° 23, p. 82. O. C.

2. **Blason populaire.** — Nos lecteurs seraient bien aimables de nous communiquer avec traduction littérale les proverbes, dictons ou formulettes qu'ils connaissent, renfermant un nom propre de lieu, un nom de village, de ville ou de contrée. Par ex. les dictons contre les flamands, ceux destinés à ridiculiser les habitants de certaines villes, etc. Jos. D.

3. **Le bouillon d'onze heures.** — Il y a encore dans le peuple bien des gens qui n'aiment guère aller se faire soigner dans les hôpitaux; on préfère rester en famille, auprès des personnes aimées, que se remettre aux mains d'étrangers dans de vastes salles aux murs nus, etc.

Une croyance populaire vient à l'appui de ce motif plutôt sentimental. On prétendait que les médecins des hôpitaux n'hésitaient pas à se défaire, à l'aide d'un potage empoisonné dit « bouillon d'onze heures », des malades atteints de maux paraissant incurables ou qu'il serait trop difficile (*sic*) de guérir! On ajoutait que les médecins employaient le même « bouillon » pour hâter la fin des malades quand ils arrivaient très nombreux, par exemple en temps d'épidémie.

Cette croyance n'est pas encore totalement éteinte malgré « les merveilleux progrès de la civilisation ». (Liège).

4. **Inscriptions murales.** — Nos frères du Nord ont un bien joli mot: **WELKOME**, qui leur suffit pour exprimer tout le plaisir que fait le visiteur à son hôte. Dans nos dialectes, il n'a aucun équivalent, les mots composés n'existant pas en wallon. Il nous faut, par exemple, à Liège, employer toute une périphrase: *Sêyez l' bin v'nou* « soyez le bienvenu » — ce qu'on ne manque jamais de dire, car le wallon fut toujours très hospitalier.

Dans certaines vieilles maisons du pays de Namur, on trouvait naguère encore, dit un journal ⁽¹⁾, cette inscription sur la cheminée de la salle à manger: *On vos vuet vœtti* « on vous voit volontiers », c'est-à-dire « on aime vous voir », ou « on vous aime », car l'expression « voir volontiers » a les deux sens, selon les cas.

Il y a là quelque chose comme le *Welkome*, et si ce n'est pas un cri spontané, un élan du cœur, c'est à coup sûr aussi touchant: le mot de bienvenue était là pour tous ceux qui franchissaient le seuil, et le plus pur sentiment de la plus cordiale hospitalité ne faisait d'exception pour personne.

Nos lecteurs connaissent-ils d'autres inscriptions murales de ce genre, destinées à porter sous les yeux des visiteurs une pensée morale ou une parole bienveillante? O. C.

(¹) *La Chronique*, de Bruxelles, du 2 août 1891, à la rubrique « Boîte aux lettres. »



CUISINE NIVELLOISE.

LA « TARTE A L'DJOTTE ».

A Nivelles, le lundi de Pâques est marqué par un petit événement local: c'est la première fois pendant l'année que l'on fait d'*el tarte à l'djotte* dans l'unique guinguette nivelloise où ce vieil usage se soit perpétué.

Ce jour-là, entre cinq et sept heures du soir, des familles entières vont manger le mets traditionnel, arrosé de bière de Diest ou de Louvain (*peeterman*). On s'installe sous une tonnelle, autour d'une table formée d'une planche rugueuse et d'un seul pied fiché en terre; puis, on attend que la fournée soit prête. Et lorsque cette dernière tarde à sortir, un membre de la famille se rend au fournil, afin de stimuler l'activité de *Lalie*, une Nivelloise déjà mûre qui, depuis nombre d'années, confectionne avec un talent tout spécial la tarte chère aux Aclots ⁽¹⁾.

Voici la recette de la *tarte à l'djotte* (littér. « tarte à la bette »):

Délayer du fromage connu sous le nom de *bêché* ⁽²⁾ avec quelques œufs et du beurre frit, ajouter un grain de sel, y mélanger intimement des bettes, des petits oignons verts et du persil hachés menu, allonger avec un peu d'eau ou de lait si le tout est trop consistant, et étendre sur la pâte.

Servir la tarte chaude et bien garnie de beurre.

Afin que le consommateur puisse observer à son gré cette dernière prescription, on a soin de lui apporter, avec sa tarte, un morceau de beurre qu'il s'empresse d'étendre sur celle-ci.

Les fournées que *Lalie* prépare et dont elle surveille la cuisson comprennent :

(¹) *Aclots*, sobriquet des Nivellois.

(²) Fromage blanc pressé et salé.

1° Des tartes à l'*djotte*, d'un vert assez foncé;

2° Des tartes au fromage, d'un jaune doré, composées des mêmes éléments que les précédentes, à l'exclusion des bettes, des petits oignons et du persil;

3° Des tartes mi-vertes et mi-dorées, dont la pâte est couverte, à part égale, de verdure et de fromage et qui doivent à cette composition le nom de *mitoyennes*;

4° Des tartes aux fruits.

Et lorsqu'une commande est faite aux gens de service, elle est aussitôt transmise à Lalie, selon sa nature, dans ce style télégraphique : *Enne verte; enne djaune; enne mitoyenne; ieune au fruit!*

A partir du lundi de Pâques, Lalie ne cesse d'avoir des clients, les lundi, vendredi et dimanche de chaque semaine, jusqu'au vendredi qui précède la fête communale de Nivelles¹.

L'établissement où Lalie pétrit sa pâte blanche et ferme est situé à l'extrémité de la ville, à deux pas du premier passage à niveau de la ligne de Nivelles (Nord) à Manage; il est tenu par les époux Lison et porte pour enseigne : " Aux armes de Nivelles. "

J'entre dans ces détails, parce qu'il s'agit ici du dernier reste d'un vieil usage local, non pas délaissé — grâce à Dieu! — mais moins suivi qu'autrefois. Il y a trente à quarante ans, par exemple, on allait manger de la tarte à la *Croix de Malte* (chez *Djoseph du Prophète*), au *Franc Etot*²; à la *Falise* (chez *Sans mollets*); aux *Champs Elysées*; à *Ma Campagne* (chez *Maïanne des Archers*).

Aujourd'hui, les Nivellois sont restés fidèles au mets préféré de leurs pères; mais ils le mangent chez eux, où les pâtisseries et les boulangers de la ville le font déposer, tout chaud encore, le vendredi à midi. On cite même nombre d'amateurs qui résident à Bruxelles et qui, chaque vendredi, font venir de Nivelles, par express, des tartes à l'*djotte* qu'ils dégustent deux heures après qu'elles ont quitté le four.

LES " DOUPES "

Aussitôt après la fête communale, une autre spécialité nivelloise remplace les tartes : ce sont les *doubles*, dont voici la recette :

(¹) Celle-ci commence le dimanche qui suit la Saint-Nicolas (29 septembre).

(²) Wall. : au *Franc Etot*.

Délayer de la farine de sarrasin¹ dans de l'eau tiède, à raison d'un litre et demi d'eau par kilo. de farine; mettre pour dix centimes de levure et deux œufs; battre le tout. Faire cuire sur une platine beurrée deux petits *ratons* très minces; mettre sur l'un des *ratons* de fines tranches de fromage d'Edam bien mûr² et le couvrir de l'autre *raton*.

Servir avec du beurre à volonté.

Les *doubles*, dont la recette explique le nom, se mangent actuellement dans deux estaminets et dans une maison particulière. Pendant de longues années, elles ont fait la gloire d'une autre *Lalie*, trépassée depuis longtemps, mais dont le souvenir et la réputation d'habileté ne sont pas près de s'éteindre à Nivelles.

La tarte à l'*djotte*, (comme les *doubles*, d'ailleurs), ne plaît guère à l'étranger qui la goûte pour la première fois; mais je me hâte d'ajouter que l'on s'y fait assez vite et que les conversions ne se comptent plus.

Quant aux *Aclots*, ils raffolent, presque dès le berceau, de ces mets nivellois, qui furent plus d'une fois chantés par leurs adorateurs. Je citerai le couplet suivant d'une chanson composée par le docteur Th. Berthels, lors de l'installation du curé de Saint Nicolas, à Nivelles, le 23 novembre 1819 :

<i>Si c'i l'saison, pou no curé,</i>	<i>Si c'était la saison, pour notre curé,</i>
<i>O frou d'el tarte a l'joute;</i>	<i>On ferait de la tarte à la bette;</i>
<i>Enn' doupe ou deux, v'là c' qu'o pu fait,</i> ³	<i>Une double ou deux, voilà ce qu'on</i>
	[peut faire,
<i>C'est bein bon quand ça goutte.</i>	<i>C'est bien bon quand cela goûte.</i>
<i>El vi bur' lura d'eu s'minton,</i>	<i>Le vieux beurre luira sur son menton,</i>
<i>La faridondaine, etc.</i>	<i>La faridondaine, etc.</i>

A l'occasion d'un " festin patriotique " donné à Nivelles, en 1831, le même docteur raille " la faute des Hollandais " dans une chanson wallonne intitulée : " Les Patriotes Aclots " dont nous extrayons les couplets suivants :

(¹) Wall. *farine de bouquette*.

(²) A défaut d'un fromage spécial devenu presque introuvable.

(³) Comme aujourd'hui, on faisait donc les *doubles* en hiver.

Si l'roé vein, Lalie a co
D'quoi li fai in râf' fricot
Ave s'froumache et s'bouquette
Tourlourette, etc.

Si le roi vient, Lalie a encore
De quoi lui faire un rare fricot
Avec son fromage et son sarrasin,
Tourlourette, etc.

Au Franc Stot o l'condûrou
Et dins l'târt' verte i flairrou
Nos ougnons, nos feuye dè bette
Tourlourette, etc.

Au Franc Etot on le conduirait
Et dans la tarte verte il flairerait
Nos oignons, nos feuilles de bette,
Tourlourette, etc.

Georges WILLAME.

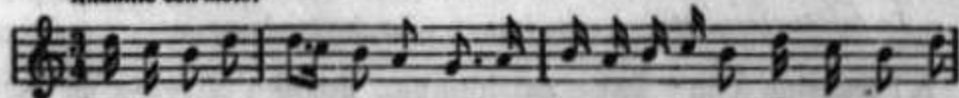
DÉBATS.

II.

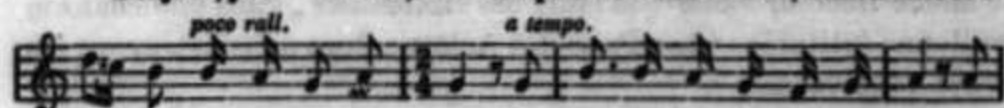
[WALLONIA a publié dans son premier n° (page 18) une chanson dialoguée en français et en wallon intitulée « la Bergère et le Monsieur ». Cette chanson ne fut pas la seule de ce genre qui circula dans nos campagnes et qu'on peut y retrouver. Le sujet est généralement le même : un séducteur vieux et riche, parlant un français assez prétentieux, une paysanne honnête et naïve le rabrouant dans un wallon peu poli. Tout porte à croire que les Débats où le wallon intervient pour une part, ne sont pas fort communs. On a cependant recueilli pour nous dans diverses localités quelques-unes de ces chansons; elles paraîtront successivement avec les airs notés, tels que nous les avons entendues. Toutes ne sont pas complètes, et nous prions ceux de nos lecteurs qui connaîtraient les couplets qui nous manquent, d'avoir l'extrême obligeance de nous les communiquer. Nous commencerons la série par une pièce déjà publiée autrefois dans un beau livre aujourd'hui rarissime⁽¹⁾; nous la reprenons ci-dessous en indiquant quelques variantes de détail. — Jos. D.]

Le Seigneur et la Bergère.

Andante con moto.

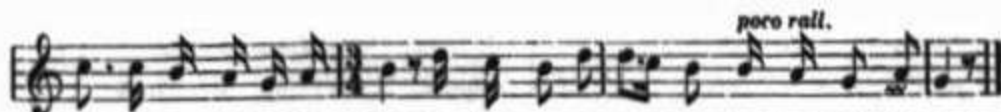


Bonjour, jo-li- et- te, Je viens pour te faire la cour, Charmante bru-



net- te, Plus bell' que le jour. Je viens dans ces lieux é- car- tés Pour

(¹) Voir : *Chats de chansons et poésies wallonnes*, recueillies par MM. B[ailieux] et D[ajardin] p. 46, Liège, Oudart, 1844.



rendre hommage à ta beau-té : Reçois mes ca- res- ses, Renvoie ton berger.

1.

Le seigneur.

Bonjour, joliette,
Je viens pour te faire la cour,
Charmante brunette,
Plus bell' que le jour.
Je viens dans ces lieux écartés
Pour rendre hommage à ta beauté :
Reçois mes caresses,
Renvoie ton berger.

2.

La bergère.

Vêie, quelle avintêre !
Vo m'cial vinoce tot à matin ;
Louquîz cisse posteûre
N'è rirout-on nin !
Louquîz à vos, ca vos toum'riez,
Ca vos estes dèdja halé ;
Dji so-st-dwarêye
Di v'veyi tron-ner. (a)

Voyez, quelle aventure !
Me voici venue tout au matin ;
Regardez cette statue
N'en rirait-on pas !
Gare à vous, car vous tomberez,
Car vous êtes déjà boiteux ;
Je suis étonnée
De vous voir trembler.

3.

Le seigneur.

Si je trembl', bergère,
C'est que j'ai peur de vous fâcher ;
Je suis plus léger
Que tous vos bergers,
J'ai justement quatre-vingts ans,
Ne suis-j' pas un homme galant, (b)
Je suis plus agile
Qu'un lièvr' sur les champs. (c)

(a) Comme dji v'veyi tron-ner « comme je vous vois trembler ». — (b) A talents. — (c) Reçois mes caresses — Bell' deussus les champs.

4.

La bergère.

Vos poles bin l'dire :
Allez-è don, vi tchamossé,
Ca vos m'fritz bin rire
Quand dji louqu' voss' nez,
Voss' boqu' comme on fôr à floion,
Voss' minton po djouer l'violon ;
Allez-è, laid mâle,
Allez-è pus lon.

Vous pouvez bien le dire :
 Allez-vous en donc, vieux moi,
 Car vous me feriez bien rire
 Quand je regarde votre nez.
 Votre bouche comme un four à flan,
 Votre menton pour jouer du violon ;
 Allez-vous-en, laid mâle,
 Allez-vous-en plus loin.

5.

Le seigneur.

Jeune fill' volage,
 Ne méprise pas mon amour,
 Moi qui suis si sage,
 Viens donc à ma cour ;
 Tu goûteras ses doux pass'-temps,
 Ses rév', ses jeux, ses agréments.
 Jeune fill' volage,
 Quitte donc les champs.

6.

La bergère.

Dj'aim' mi avâr ciale
Magni dè lessai, dè stofé,
Cèlîhe èt grusalle,
Tot à lon d' l'osté,
Qui tos vos rostî, vos ragoût. (d)
Allez-è, laid visèdj', vi cou : (e)
Si m'bidrdjî v's attrappe,
Vos sèrez battu. (f)

J'aime mieux, par ici,
 Manger du lait, du fromage,
 Cerises et groseilles,
 Tout au long de l'été,
 Que tous vos rôtis, vos ragoûts.
 Allez-vous-en, laid visage, vieux derrière :
 Si mon berger vous attrappe,
 Vous serez battu.

7.

Le seigneur.

Adieu, jeune ingrante, (g)
 Que je te quitte avec regret !

(d) Vos ostî « vos oiseaux ». — (e) Visèdje di navai « visage de navet » c'est-à-dire blanc comme un navet. — (f) Vos sèrez dé laid « vous tomberez du laid ». — (g) Cœur aimable.

Je suis misérable !
 Quel affront tu m'fais ! (h)
 Je vais dans mes appartements
 Pleurer le reste de mes ans ;
 Adieu, cœur de roche,
 Reste sur tes champs !

8.

La bergère.

Allez, vèye bourrique,
Allez-è, rihorbez voss' nez, (i)
N'ârî-v' nin bin l'hitte, (j)
Dji k'mince à l'oder.
Allez-è, r'lavez voss' panai
Et s'magni dè l'sope à lessai ;
Allez, vèye bourrique,
Allez, vieux tableau.

Allez, vieille bourrique,
 Allez-vous-en, essayez votre nez,
 N'auriez-vous pas la foire,
 Je commence à la sentir.
 Allez-vous-en, relavez votre chemise
 Et mangez de la soupe au lait ;
 Allez, vieille bourrique,
 Allez, vieux tableau !

Joseph DEFRECHEUX.

RANDONNÉES

I.

Coqui et Polette.

C'esteu 'n fête Coqui, Polette
Qu'allit à neûhe et à neuhette.
Li coq dèri-st-à Polette :
« Dji va monter so l'âbe ; dji les
heûrè et vos, v' les ramass'rez. »
Et Polette fa deux hopai, onque di
bonne et onque di mâle.
Coqui d'manda s'èune aveu dèdja
on bon hopai, et Polette diha qu'awè.
Et elle li dèri : « Vola vosse hopai
et vocial li meune. »
Et puis, i s'mèttit à croûl tos les
deux.

C'était une fois Coq et Poulette
 Qui allaient aux noisettes.
 Le coq dit à Poulette :
 « Je vais monter sur l'arbre ; je les
 secoueraï et vous, vous les ramasserez. »
 Et Poulette fit deux tas, un de
 bonnes et un de mauvaises.
 Le coq demanda s'il y en avait déjà
 un bon tas, et Poulette dit qu'oui.
 Et elle lui dit : « Voilà votre tas,
 et voici le mien. »
 Et puis, ils se mirent à croquer tous
 les deux.

(h) Pour moi. — (i) Louquis à vos, ca vos toum'rez « Gare à vous, car vous tomberez ». —
 (j) Vos arîz bin l'h. « Vous suriez bien la f. »

Main Coquai dèri : « *Dji crohe, dji crohe, et dji trouve tos mâle.* »

Et Polette dèri : « *Dji crohe, dji crohe, et dji trouve tos bonne.* »

— Donne-mu eune ou d'ji t' bêtche, di-st-i lu.

— Bêtche-mu, ca t'enne arê nolle, di-st-elle, lèle. »

Et Coquai l' bêtcha si fwèr qu'i li d'hira tot s'carcazai.

Elle cora d'lez l' gorli to brètant : « *Gorli! gorli!* »

D'nez-me ine ponte di tchètai

Po r'fer l' trô di m'carcazai

Qui nos bai Coquai m'a fait

Po-z-avu l' mèieux monçai. »

Li gorli li rèsponda : « *Ti n'arê nin dè tchètai si ti n' m'a stu quèri des scûte.* »

Elle cora d'lez l' trôie tot d'hant :

« *Trôie! trôie, d'nez-m' des scûte!* »

Li scûte dj'èl deu à gorli, li gorli m' deu 'n' ponte di tchètai

Po r'fer l' trô di m'carcazai

Qui nos bai Coquai m'a fait

Po-z-avu l' mèieux monçai. »

Li trôie li rèsponda : « *Ti n'arê nin des scûte si ti n' m'a stu quèri 'n' cromptire.* »

Elle cora d'lez l' tère tot d'hant :

« *Tère, tère, d'nez-m' ine cromptire; li cromptire dj'èl deu à l' trôie, li trôie mi deu 'n' scûte; li scûte dj'èl deu à gorli, et l' gorli m' deu 'n' ponte di tchètai.... etc.* »

Li tère li rèsponda : « *Ti n'arê nin 'n' cromptire si ti n' m'a stu quèri dè l' flatte.* »

Elle cora d'lez l' vatche tot d'hant :

« *Vatche, vatche, d'nez-m' dè l' flatte; li flatte dj'èl deu à l' tère, li tère mi*

Mais le coq dit : « *Je croque, je croque et je trouve toutes mauvaises.* »

Et Poulette dit : « *Je croque, je croque et je trouve toutes bonnes.* »

— Donne-moi une ou je te donne un coup de bec, dit-il, lui.

— Becque-moi, car tu n'en auras aucune, dit-elle, ella. »

Et le coq la becqua si fort qu'il lui déchira toute sa carcasse.

Elle courut chez le bourrelrier en criant : « *Bourrelrier! Bourrelrier!* »

Donnez-moi une pointe de ligneul

Pour refaire le trou de ma carcasse

Que notre beau coq m'a fait

Pour avoir le meilleur monceau. »

Le bourrelrier lui répondit : « *Tu n'auras pas de ligneul si tu ne m'as été chercher des soies.* »

Elle courut près de la truie en disant :

« *Truie! truie! donnez-moi des soies!* »

La soie je la dois au bourrelrier, le bourrelrier me doit une pointe de ligneul

Pour refaire le trou de ma carcasse

Que notre beau coq m'a fait

Pour avoir le meilleur tas. »

La truie lui répondit : « *Tu n'auras pas des soies si tu ne m'as été chercher une pomme de terre.* »

Elle courut près du terrain en disant :

« *Terrain, donnez-moi une pomme de terre; je la dois à la truie, la truie me doit une soie; la soie je la dois au bourrelrier, et le bourrelrier me doit une pointe de ligneul.... etc.* »

Le terrain lui répondit : « *Tu n'auras pas une pomme de terre si tu ne m'as été chercher de la bouse.* »

Elle courut près de la vache en disant :

« *Vache, vache, donnez-moi de la bouse, la bouse je la dois au terrain;*

deu 'n' cromptire; li cromptire dj'èl deu à l' trôie.... etc.

Li vatche li rèsponda : « *Ti n'arê nin dè l' flatte si ti n' m'a stu quèri di l' hièbe.* »

Elle cora d'lez l' pré tot d'hant :

« *Pré, pré, d'nez-m' di l' hièbe; l' hièbe dj'èl deu à l' vatche, li vatche mi deu dè l' flatte; li flatte dj'èl deu.... etc.* »

Li pré li rèsponda : « *Ti n'arê nin di l' hièbe si ti n' m'a stu quèri des pâ et des préme.* »

Elle cora d'lez l' buès tot d'hant :

« *Buès, buès, d'nez-m' des pâ et des préme; les pâ et les préme dji les deu à pré; li pré m' deu di l' hièbe, l' hièbe dj'èl deu.... etc.* »

Li buès li rèsponda : « *Ti n'arê des pâ et des préme si ti n' m'a stu quèri dè feu.* »

Elle cora d'lez l' aisse tot d'hant :

« *Aisse, aisse, dinez-m' dè feu; li feu dj'èl deu à buès; li buès mi deu dè pâ et des préme, les pâ et les préme dji les deu à pré; li pré m' deu di l' hièbe, l' hièbe dj'èl deu à l' vatche; li vatche mi deu dè l' flatte, li flatte dj'èl deu à l' tère; li tère mi deu 'n' cromptire, li cromptire dj'èl deu à l' trôie; li trôie mi deu 'n' scûte, li scûte dj'èl deu à gorli; li gorli m' deu 'n' ponte di tchètai*

Po r'fer l' trô di m'carcazai

Qui nos bai Coquai m'a fait

Po-z-avu l' mèieux monçai. »

L' aisse li rèsponda : « *Ti n'arê nin dè feu si ti n' m'a stu quèri d' l' aisse.* »

Polette vola aller quèri d' l' aisse et elle tomba d' vins.

le terrain me doit une pomme de terre; je la dois à la truie.... etc.

La vache lui répondit : « *Tu n'auras pas de la bouse si tu ne m'as été chercher de l'herbe.* »

Elle courut près du pré en disant :

« *Pré, pré, donnez-moi de l'herbe; l'herbe je la dois à la vache, la vache me doit de la bouse; la bouse je la dois.... etc.* »

Le pré lui répondit : « *Tu n'auras pas de l'herbe, si tu ne m'as été chercher des pieux et des traverses.* »

Elle courut près du bois en disant :

« *Bois, bois, donnez-moi des pieux et des traverses; les pieux et les traverses je les dois au pré, le pré me doit de l'herbe, l'herbe je la dois.... etc.* »

Le bois lui répondit : « *Tu n'auras des pieux et des traverses si tu ne m'as été chercher du feu.* »

Elle courut près de l'âtre en disant :

« *Âtre, âtre, donnez-moi du feu; le feu je le dois au bois; le bois me doit des pieux et des traverses, les pieux et les traverses je les dois au pré; le pré me doit de l'herbe, l'herbe je la dois à la vache; la vache me doit de la bouse; la bouse je la dois au terrain; le terrain me doit une pomme de terre, la pomme de terre je la dois à la truie; la truie me doit une soie, la soie je la dois au bourrelrier; le bourrelrier me doit une pointe de ligneul*

Pour refaire le trou de ma carcasse

Que notre beau coq m'a fait

Pour avoir le meilleur monceau. »

L'âtre lui répondit : « *Tu n'auras pas de feu si tu ne m'as été chercher de l'eau.* »

Poulette voulut aller chercher de l'eau et elle tomba dedans.

Et v'la l'fâse foû
 Vos magn'rez l'hâgne et mi l'oû '.

Et voilà la fable hors (= finie)
 Vous mangerez l'écale et moi l'œuf.

Conté par Joséphine Thomas, d'Esneux; elle tient le récit de feu sa mère, qui aurait maintenant 84 ans.

Henri SIMON.

HUMOUR POPULAIRE.

I.

A la porte de la ville.

Lorsque les portes de Mons existaient encore, on disait aux enfants des villages voisins qui se rendaient dans cette ville pour la première fois, qu'à leur passage ils devraient « baiser le derrière du portier ».

Nous retrouvons cette facétie dans presque tout le pays.

Les paysans des environs de Tirlemont disent encore à leurs enfants qui, pour la première fois, se rendent en ville, qu'ils devront « baiser le derrière de la vieille femme ».

A Sombreffe, lez-Fleurus, même refrain. Les gens qui vont à la ville pour la première fois sont censés être obligés de faire la même gracienseté à la « portière ».

Aux environs de Liège, la même locution facétieuse a encore grande vogue. On l'adresse aux enfants qui veulent, malgré tout, accompagner leurs parents à la ville; on croit ainsi les décourager, et il est de fait que la perspective peu séduisante d'une telle corvée suffit ordinairement pour faire cesser leurs ennuyeuses réclamations.

Alfred HAROU.

II.

1. Dialogue avec un sourd.

L'esprit populaire n'a rien respecté.

Voici une petite historiette rimée qui reproduit un dialogue supposé entre un passant et un faucheur. Ce dernier, sourd « comme un pot », a la prétention, comme tous les sourds, de comprendre au juger tout ce qu'on lui dit, et il répond à chaque phrase, quoiqu'il n'ait entendu que la finale.

(*) Formulette traditionnelle par laquelle on termine ordinairement les contes aux environs de Liège.

De là résulte un quiproquo assez bien conduit, et qui ne manque pas de sel.

« *Estez-v' là, fâcieu ? Fait chaud !*
 — *Dj'el sé bé qu'dj'el côp' trop haut.*
 — *Vos n'mi comprindez nègne !*
 — *Dj'el sé bé qu'ell' ni côpe nègne.*
 — *Vos djâsez d'in' sûr et mi d' l'aute !*
 — *Awè, fâre atch'ter ine aute.*
 — *A diale, fâcieu !*
 — *A r'vêie, haveu ! »*

TRADUCTION. — « Êtes-vous là, faucheur ? Fait chaud ! — Je le sais bien que je le coupe [le grain] trop haut. — Vous ne me comprenez pas ! — Je le sais bien qu'elle [la faux] ne coupe pas. — Vous parlez d'une sorte [— chose] et moi de l'autre ! — Oui, faudra acheter une autre [faux]. — Au diable, faucheur ! — Au revoir, l'ami. »

2. Di-st-i, di-st-elle.

Il y a bien des conteurs qui, au cours d'une histoire, répètent, pour ponctuer les dialogues, un peu trop souvent au gré de l'auditeur, ces mots *dit-il, dit-elle*.

On n'a pas manqué de relever cette habitude et de la signaler dans des formulettes satiriques.

En voici une qu'au pays de Verviers l'on récite, avec volubilité, plutôt pour agacer les gens que pour les corriger de leur manie :

« <i>Bôdjoû, di-st-i.</i>	« <i>Bonjour, dit-il.</i>
— <i>Bôdjoû, di-st-elle.</i>	— <i>Bonjour, dit-elle.</i>
— <i>K'min va-t-i ? di-st-i.</i>	— <i>Comment va-t-il ? dit-il.</i>
— <i>I m'va bin, di-st-elle.</i>	— <i>Il me va bien, dit-elle.</i>
— <i>Tu m'a k'djôsé ! di-st-i.</i>	— <i>Tu m'as décausé, dit-il.</i>
— <i>Oh ! nènni ! di-st-elle.</i>	— <i>Oh ! non, dit-elle.</i>
— <i>T'è-st-one canaille ! di-st-i.</i>	— <i>Tu es une canaille, dit-il.</i>
— <i>Oh ! nènni, di-st-elle.</i>	— <i>Oh ! non, dit-elle.</i>
— <i>Dju t'fonte one baffe ! di-st-i.</i>	— <i>Je te fiche une giffle ! dit-il.</i>
— <i>Oh ! tu n'wèzeu, di-st-elle.</i>	— <i>Oh ! tu n'oserais, dit-elle.</i>
— <i>Baf ! di-st-i.</i>	— <i>Pan ! dit-il.</i>
— <i>Oie ! di-st-elle.</i>	— <i>Aie ! dit-elle.</i>
— <i>El f'rèssé co ? di-st-i.</i>	— <i>Le feras-tu encore ? dit-il.</i>
— <i>Nènni, di-st-elle.</i>	— <i>Non, dit-elle.</i>
— <i>Au r'vêie, di-st-i.</i>	— <i>Au revoir, dit-il.</i>
— <i>Au r'vêie, di-st-elle. »</i>	— <i>Au revoir, dit-elle. »</i>

O. COLSON.

FABLES .

I.

Le renard et l'écureuil.

On djou, li r'nâ aveu fuêr faim; i batteû l'buê po trover à magnî.

Tot d'on côp, i saba d'on spirou à l'copète d'one âbe.

« Hé, valet! dj'a c'nochi t'père et t'grand-père : i potchin bin di c't âbe ci so ci la. »

— « Dj'ê freu bin ostan », dit li spirou.

I s'ènonde, min i toume à pîd d' l'âbe. Li r'nâ potche su, è l'hape o s'gucûe.

« Grâce à Dju, di-st-i, dj'a po ser on bon r'pas. »

Comme il aveu d'sèrè les dint, co pus vite vola li spirou so l'âbe.

« Hé! valet! di-st-i à r'nâ, dj'a c'nochi t'père et t'grand-père : main i n'dihin jamais leû grâce, si n'avin achèvé leû r'pas... »

Conté à Burtonville (Vielsalm), par un cultivateur qui tient le récit d'un vieillard de Neuville, village voisin.

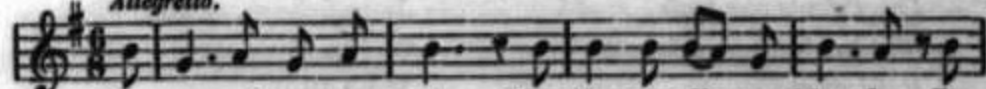
Ad. SERVAIS.

CHANSONS DRAMATIQUES¹.

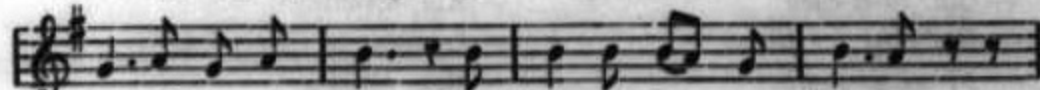
II.

L'engagé.

Allegretto.



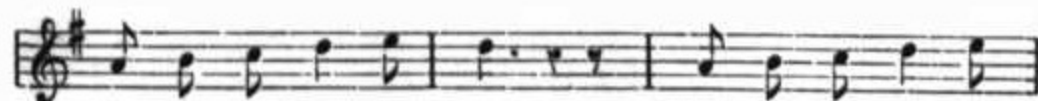
Je me suis en-ga-gé Pour l'amour d'u-ne blon-de, Je



me suis en-ga-gé Pour l'a-mour d'u-ne blon-de,

(¹) Cette rubrique est consacrée aux fragments de l'épopée animale.

(²) Voy. ci-dessus, p. 22, la première pièce de cette série.



Non pour quel-ques fa- veurs Qu'elle ac- corde à plu-



sieurs, Mais pour un seul bai- ser Qu'elle m'a re- fu- sé.

1.

5.

Je me suis engagé
Pour l'amour d'une blonde,
Non pour quelques faveurs
Qu'elle accorde à plusieurs,
Mais pour un seul baiser
Qu'elle m'a refusé.

2.

Là-bas dans ces verts prés
J'rencont' mon capitaine.
Mon capitaine qui m' dit,
Où vas-tu Sans-Souci ?
« Je vais dans les vallons,
Rejoind' mon bataillon. »

3.

— « Soldat, t'as du chagrin
Pour l'amour d'une blonde.
Elle est indign' de toi,
La preuve est à mon doigt,
Car j'ai eu le baiser,
Qu'elle t'a refusé. »

4.

J'ai du courage aussi
Sous mes galons de laine.
J'ai mis mon habit bas
Mon sabre au bout d'mon bras,
Et je me suis battu
Comme un vaillant soldat.

Là-bas dans ces verts prés
J'ai tué mon cap'taine.
Mon capitaine est mort
Et moi je vis encor,
Mais bientôt, dans deux jours,
Ce sera à mon tour.

6.

Celui qui me tuera,
C' sera mon camarade :
Il me band'ra les yeux
Avec un mouchoir bleu,
Puis il me f'ra mourir
Sans me faire souffrir.

7.

Puis il mettra mon cœur
Dans un' serviette blanche,
Le port'ra au pays,
Dans la maison d'ma mie,
Disant : Voici le cœur
De votre serviteur...

8.

Soldats de mon pays,
Ne l'dit' pas à ma mère,
Mais dites-lui plutôt
Que je suis à Bordeaux,
Pris par les Polonais,
Qu'on n'me r'verra jamais.

Chanté à Lincé-Sprimont, province de Liège, par M. E. Frick, qui l'a entendue autrefois d'un vieil ouvrier. Air noté par M. Th. Strivay.

Henri SIMON.

III.

La fille du garde.

Modéré.

Au fond dans ce grand bois 'L y a une jo- lie fil-le. On
dit qu'elle est si bel- le, Bel- le com-me le jour : Trois
no- bles ca- pi- tai- nes Voudraient par- ler d'a- mour.

1.

Au fond dans ce grand bois
'L y a une jolie fille.
On dit qu'elle est si belle,
Belle comme le jour :
Trois nobles capitaines
Voudraient parler d'amour.

2.

Le plus jeune des trois
La prit par sa main blanche.
Il la prend et l'enlève
Sur son cheval(e) gris,
Dans Paris il l'emène
Au fond de son logis.

3.

Arrivant à Paris :
« Grand Dieu! quell' jolie fille!..
Dites-nous donc, la belle,
Dites-nous, sans mentir,
Êt's-vous ici par force
Ou bien pour vos plaisirs? »

4.

La belle qui répond
Comme elle peut le dire :
« Je suis ici par force,
Mais non pour mes plaisirs :
De la maison d'mon père
Ces francs lurons m'ont pris(e). »

5.

On fit faire un souper,
Chacun se mit à table.
« Buvez, mangez, la belle,
Tout à votre appétit,
Avec trois capitaines
Vous passerez la nuit. »

6.

Au milieu du souper,
La belle a tombé morte.
« Sonnez, sonnez les cloches,
Trois dolents cavaliers
Ont treuvé la bell' morte
Sans lui avoir parlé. »

7.

« De nuit l'enterrerons
Au bois de chez son père.
Nous mettrons sur sa tombe
Trois joli(es) fleurs de lys;
Nous prierons Dieu pour elle,
Qu'elle aille en paradis. »

8.

Après trois jours passés,
Son père qui se promène :
« Déterrez-moi, mon père,
Mon père si vous m'aimez,
J'ai fait trois jours la morte
Pour mon honneur garder! »

Chanté par M^{lle} Elisabeth Grégoire, de Milmort, âgée de 30 ans, qui tient la
chanson de sa mère.

O. COLSON.

NOTES ET ENQUÊTES.

5. **La maladie des pommes de terre.** — Nous rappelions ci-dessus
p. 24, qu'à Liège, dans l'esprit du peuple, cette calamité qui affligea les petites
gens en l'année 1845, était attribuée à la colère de Dieu.

A Stavelot, nous écrit M. Louis Detrixhe, l'opinion est tout autre. C'est la
fumée des trains, disait-on, qui, empestant l'air, produisit cette fatale maladie;
et comme en 1845, il n'y avait pas à Stavelot le plus petit bout de voie ferrée,
on admettra que l'influence néfaste de ce mauvais air devait être considérée
comme pouvant s'étendre à des distances extraordinaires.

Jos. D.

6. **Le démon du choléra.** — Dans certains districts de l'Inde, on croit
encore fermement à l'existence d'un « démon du choléra. » Un indigène,
habitant un village des environs d'Allahabad, affirmait récemment ⁽¹⁾ à un
inspecteur de police que, la nuit précédente, son logis avait été visité par le
monstre du choléra, dont la tête ressemble à un grand pot de terre. Cet
Hindou et son frère chassèrent hors de chez eux l'intrus avec des gourdins de
bambou, et lui tirèrent des coups de fusil pour compléter sa déroute, attendu
que ce diable, comme tous les esprits, a peur du bruit.

« Il y a quelques années, dirent les deux villageois, trois hommes circons-
pects attirèrent le démon dans un pot de terre et le portèrent dans un village
hostile, peu éloigné, où ils se proposaient de l'enterrer. Mais les habitants de
cette localité s'étant opposés à cette entreprise, on en vint à se battre; pendant
sa lutte, la prison du démon se brisa, et le diable, s'esquivant, put continuer
ses méfaits! »

7. **Un épisode des fêtes de Noël à Berlin.** — Des gens bien émus,
ce jour-là, ce sont les envoyés des corporations des salines de Halle, qui, en

(¹) Voir la *Revue encyclopédique*, dans l'index-journal de son n° 47.